

William F. MACOMBER (†)  
*The Scala Magna of Shams al-Ri'āsah*  
*Abū al-Barakāt*  
*Volume I: Introduction, Text,  
 Translation and Notes*  
*Volume II: Apparatus of Variant Readings,  
 Indexes*

Louvain, Peeters (Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, 684, 685) 2020, p. L, 227, p. 229-713  
 ISBN : vol. 1: 9789042918993;  
 vols. 2: 9789042942233

**Mots-clés :** Égypte, lexicographie, copte, arabe, traduction

**Keywords :** Egypt, Lexicography, Coptic, Arabic, Translation

Apparue au troisième millénaire avant l'ère commune, la langue égyptienne ancienne continua d'être utilisée par sa population en dépit des occupations étrangères successives que le pays connut (hyksós, assyrienne, perse, grecque, romaine, sassanide). Toujours en usage au début de la conquête arabe en 642, elle était alors écrite non plus au moyen du système hiéroglyphique ou de l'un de ses dérivés, mais au moyen d'un système alphabétique grec enrichi de quelques lettres d'origine égyptienne destinées à noter des phonèmes inconnus de la langue grecque. L'arrivée des nouveaux conquérants ne changea pas le statut du copte, qui avait eu tendance à s'affirmer face au grec resté jusque-là la langue d'administration, de liturgie et de culture en Égypte (1). L'arabe, lui, gagna progressivement en importance, d'abord dans les sphères administratives, puis commença à être adopté au quotidien par la population autochtone, pour supplanter définitivement le copte aux alentours du XIII<sup>e</sup> siècle. À partir de cette époque, l'idiome hérité des pharaons ne fut plus employé que dans un contexte liturgique, tandis que l'arabe devint la seule langue vernaculaire et littéraire en usage en Égypte. Voyant leur patrimoine linguistique s'éteindre, quelques savants et religieux chrétiens, désireux de le sauvegarder, entreprirent d'en consigner, par écrit,

les premières grammairies et lexiques, s'inspirant en cela des modèles légués par les grammairiens et lexicographes arabes qui les avaient précédés (2).

L'ouvrage recensé ici propose l'édition d'un important recueil médiéval de lexicographie copte composé par l'encyclopédiste Abū al-Barakāt b. Kabar (m. 1324), le *Sullam al-kabīr* ou *Scala Magna*. De cet auteur, qui fut au service de l'administration mamelouke et affecté à la célèbre église cairote dite « suspendue » (*al-mu'allaqa*), n'avait été à ce jour publié que la fameuse encyclopédie liturgique *Miṣbāḥ al-zulma wa-idāḥ al-hidma*. Sa *Sullam al-kabīr*, bien que connue depuis longtemps des lexicographes modernes de la langue copte (elle fut notamment exploitée par W.E. Crum pour l'établissement de son *Coptic Dictionary*), n'avait jamais fait l'objet d'une édition à proprement parler. On ne peut que remercier William F. Macomber d'avoir entrepris ce travail et l'équipe du *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, sans qui cette publication posthume n'aurait pu voir le jour.

L'ouvrage est constitué de deux volumes. Le premier s'ouvre avec une courte introduction (p. v-XLIII), dans laquelle William F. Macomber présente surtout les manuscrits dont il s'est servi pour l'établissement du texte. Il ne donne au lecteur que peu d'éléments qui lui permettent de replacer Abū al-Barakāt ou les *scalae* dans leur contexte plus large ; il ne dit rien non plus des sources utilisées par le rédacteur du *Sullam al-kabīr*. Vient ensuite l'édition de l'œuvre (p. 1-224). Comme dans les manuscrits médiévaux, les entrées lexicographiques n'y sont pas classées alphabétiquement, mais thématiquement : 1) êtres célestes, 2) êtres humains, 3) animaux, 4) plantes, 5) éléments inanimés, 6) géographie, 7) églises, 8) noms propres, 9) mots bibliques grecs et hébreux et 10) mots qui, en copte, ont un genre différent de celui qu'ils ont en arabe. Chaque entrée est constituée d'un mot copte – ou alors d'un mot latin ou grec passé en copte – suivi d'une ou plusieurs glose(s) en arabe. À cela, l'éditeur ajoute une traduction en anglais, qui se fonde tantôt sur le lemme copte, tantôt sur la glose arabe, sans que l'on ne comprenne toujours ce qui motive son choix.

Si l'édition est réalisée avec soin et est, la plupart du temps, fiable, on ne peut pas en dire autant des traductions proposées par l'éditeur, qui, pour ce faire, s'est, la plupart du temps, appuyé sur le

(1) J.-L. Fournet, *The Rise of Coptic. Egyptian versus Greek in Late Antiquity*, Princeton, Princeton University Press, 2020.

(2) Sur cette question, voir entre autres A. Sidarus, « Les lexiques onomasiologiques gréco-copto-arabes du Moyen Âge et leurs origines anciennes », dans R. Schulz et M. Görg (éd.), *Lingua restituta orientalis: Festgabe für Julius Aßfalg*, Wiesbaden, Harrasowitz, 1990, p. 348-359.

seul *Greek-English Lexicon* de Liddle-Scott-Jones. Cet excellent dictionnaire, s'il offre un panorama lexicographique exhaustif du grec classique et du grec de la *koinē*, n'est toutefois pas d'une grande utilité pour le grec tardif. Les conséquences sont désastreuses, comme l'illustrent les quelques exemples qui vont suivre. À la page 70, on relève le mot *skribōn* – traduit en arabe par le titre turc *al-ata'bak* –, dont l'éditeur n'a pas trouvé le sens dans les dictionnaires classiques. Il s'agit en fait d'un emprunt au latin *scribo*, qui désigne, dans l'Empire byzantin, un militaire d'un rang certain, dont les attributions étaient nombreuses puisqu'il pouvait faire partie d'ambassades, procéder à l'arrestation de notables importants ou encore enquêter sur l'assassinat des empereurs<sup>(3)</sup>. À la page 71, à propos de l'entrée *pi-noumeron al-kardūs*, l'éditeur indique qu'il s'agit d'un « régiment » et précise en note que le terme se traduit par « légion » dans certains contextes. Or, le vocable copte ne laisse aucune ambiguïté possible: *pi-noumeron* est emprunté au latin *numerus*, qui désigne un contingent de soldats – parfois d'auxiliaires – rattaché à une légion. Le vocable arabe *al-kardūs* désigne quant à lui une unité de cavalerie (voir Kazimirski, *Dictionnaire*, II, p. 883). Plus loin, à la page 77, l'entrée *pi-selentarios* – qui est rendue en arabe par *al-sarāndār* – a posé problème à l'éditeur, qui n'a pas reconnu le mot grec qui s'y cache. Il s'agit tout simplement d'une forme corrompue de *silentiarios* (emprunté au latin *silentiarius*), titre porté par un officier du palais impérial à Constantinople, chargé de faire respecter l'ordre et le silence autour de l'Empereur. La glose absconse *al-sarāndār* donnée en arabe est tout simplement la transcription du grec, le son /l/ ayant été confondu avec le son /r/ comme cela arrive en copte.

Quand le sens du grec ne lui paraît pas clair, Macomber fonde sa traduction sur l'arabe exclusivement. Ainsi, à la page 70, l'entrée *pi-diadochos*, glosée par *al-halifa* en arabe, est traduite fautivement « calife » par l'éditeur. Or jamais le copte ne recourt au terme grec *diadochos* pour désigner le Commandeur des croyants, qui est toujours appelé *symboulos*<sup>(4)</sup>. C'est en fait dans son sens premier qu'il faut ici comprendre *halifa*, qui désigne à l'origine

(3) Voir sur cette question F. Hoogendijk, « Der Scribo behindert die Flotte des Patricius: ein Brief aus dem Dossier des Flavius Strategius Paneuphemos (= pseudo-Strategius III) », dans *The Two Faces of Graeco-Roman Egypt: Greek and Demotic and Greek-Demotic Texts and Studies presented to P.W. Pestman*, Leyde, 1998, p. 26-27.

(4) F. Morelli, « Consiglieri e comandanti: i titoli del governatore arabo d'Egitto *symboulos e amīr* », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 173 (2010), p. 158-166.

« un lieutenant », « un substitut », au même titre que le mot *diadochos* – on songera par exemple aux lieutenants d'Alexandre le Grand qui sont appelés « les Diadoques ». De même, à la page 71, sous l'entrée *pi-beretarios ṣāhib al-risāla*, l'éditeur n'a manifestement pas identifié le sens du mot copte, qu'il traduit à tort par « the secretary ». Il s'agit simplement d'une transcription du latin *veredarius*, passé en grec sous la forme *beredarios* – l'étymon est à l'origine du mot *barīd* en arabe –, qui désigne « un courrier, une personne portant un message »<sup>(5)</sup>. À la même page, l'entrée *ni-euaktērion*, rendue en arabe par *mawādī' al-ṣuhadā*, est traduite par « the places of the witnesses », comme s'il s'agissait de lieux où des témoins venaient faire une déposition. En réalité, *euaktērion* doit être une corruption pour le mot banal *euktērion*, « un oratoire », si bien que le mot arabe *al-ṣuhadā* ne doit pas ici être compris comme désignant des « témoins », mais les « martyrs » de l'Église. Un *euktērion* était donc dans l'esprit du lexicographe un sanctuaire dédié à un martyr.

Enfin, dans de nombreux cas, l'éditeur a été bien en peine d'identifier l'étymon dont dérive soit un terme copte, soit un terme arabe. Ainsi, à la page 70, propose-t-il de reconnaître derrière la graphie corrompue *pi-polimarchos* le terme grec *polymachos*, qu'il traduit par « vétéran », sens dans lequel il n'est jamais attesté. Il s'agit en fait d'une faute pour le mot *polemarchos* (« le chef de guerre »), qu'Abū al-Barakāt rend très justement par *muqaddim al-harb*. Plus loin, page 72, apparaît le mot *pikastēs*, qui est traduit en arabe par « *ḥākim* » ou « *qādī* », et dont l'éditeur ne sait que faire: il faut y reconnaître le mot *dikastēs* (« juge »), qui, au contact de l'article *pi-*, perd sa dentale initiale – tout comme *diakōn* devient *piakōn*. On pourrait multiplier les exemples à l'envi, mais ce travail devra être repris dans le détail ailleurs.

Le second volume contient un appareil critique détaillant toutes les variantes attestées dans les manuscrits (p. 229-624) ainsi qu'un index des traductions anglaises, des noms savants, et des citations bibliques (p. 643-710). En l'état, ce volume alourdit inutilement et considérablement la facture de ceux qui voudrait acheter le livre – en effet, là où le premier volume revient à 102 €, celui-ci coûte 159 €. L'éditeur Peeters, dont on connaît les talents, aurait pu organiser l'appareil de telle manière qu'il occupe bien moins d'espace, donc moins de pages, en le faisant par exemple figurer au bas du texte édité. Pour finir, W. F. Macomber ou la rédaction du

(5) Voir entre autres J. Bruning, « Developments in Egypt's Early Islamic Postal System (With an Edition of P. Khalili II 5) », *BSOAS* 81 (2018), p. 25-40.

*Corpus scriptorum christianorum orientalium* aurait pu prévoir un index des termes grecs, coptes et arabes pour permettre une recherche efficace dans le texte. Les index existants sont bien peu pratiques et ne permettent pas d'exploiter toute la richesse de l'œuvre d'Abū l-Barakāt.

L'ouvrage de William F. Macomber laisse donc au lecteur un sentiment mitigé: à la joie de voir paraître l'édition de ce recueil lexicographique succède une certaine déception. Loin d'être critique, elle se présente comme une somme de leçons enregistrées sans que les choix éditoriaux ne soient vraiment explicités. L'absence de commentaires lexicographiques poussés – en dehors de quelques notes – est à cet égard flagrante. Comme pour bon nombre de productions copto-arabes, l'édition de la *Scala Magna* eût, à mon sens, gagné en valeur si le travail avait été entrepris par une équipe de savants aux compétences diverses (philologues et historiens, papyrologues et byzantinistes, ou encore coptisants et arabisants). C'est en effet bien souvent la méconnaissance des réalités de l'Égypte tardο-antique qui conduit à des mécompréhensions ou à des approximations.

Naïm Vanthieghem  
IRHT CNRS